

## Les origines

Le 7 juin 1963, dans une maison d'Okehampton dans le Devon, ma mère, Voula Sinclair, née Giorgios, me mit au monde lors d'un accouchement traumatisant qui, comme elle n'eut de cesse de me le cracher au visage, faillit lui coûter la vie. Elle avait vingt-sept ans, et mon père, trente-trois.

Ma mère était d'origine grecque, orpheline de guerre, fille d'Helena et de Spiridon Giorgios. Son père avait collaboré avec les nazis pendant la guerre, et ses deux parents étaient morts en 1944. Une fois la guerre finie, elle n'avait pas eu une vie facile en Grèce, où la simple mention du nom de Spiridon Giorgios s'accompagnait d'une injure et d'un crachat par terre. C'est pourquoi en 1954, à l'âge de dix-huit ans, elle quitta la Grèce en train et traversa toute l'Europe jusqu'en Grande-Bretagne. Pendant de nombreuses années, mon père n'en sut pas plus sur son enfance, ne se doutant pas qu'elle pût cacher un secret des plus terribles.

Ma mère ne serait pas seule dans ce nouveau pays. Sa cousine Maria, de trois ans son aînée, avait fait le même voyage deux ans plus tôt et travaillait comme

infirmière dans un hôpital de Cardiff. Maria lui avait assuré qu'elle pourrait obtenir un poste d'aide-soignante dans cet établissement, et le logement qui allait de pair dans l'aile des infirmières.

Ma mère travaillait à la Royal Infirmary depuis trois mois déjà quand elle rencontra un jeune homme de vingt-quatre ans qui s'était cassé la jambe dans un accident de moto. L'homme était celui qui deviendrait mon père, Peter Sinclair.

Mon père était issu d'une famille ordinaire de la classe moyenne, mais il avait toujours été dur à la tâche et travaillait à présent au Foreign Office (le ministère des Affaires étrangères britannique) en Allemagne de l'Ouest, après avoir décroché un diplôme d'économie à l'Université d'Oxford. Sa mission consistait à assurer la liaison entre les autorités britanniques et le gouvernement fédéral à Bonn.

Cependant, malgré sa carrière naissante en Allemagne de l'Ouest, c'était un homme frustré dans ses ambitions. Il aurait voulu être ornithologue – à observer les oiseaux et la vie aviaire. C'était un homme aux manières douces, un observateur passionné de la nature, un lecteur avide et un artiste enthousiaste.

En dépit de ses connaissances approfondies de la politique d'après-guerre, du Moyen-Orient et de la guerre froide, je l'ai toujours considéré comme un homme en décalage par rapport aux temps modernes. Il avait des valeurs désuètes, à la fois au travail et dans sa vie privée, et il aurait été, je crois, beaucoup plus adapté à une vie au début du vingtième siècle.

En décembre 1954, mon père, en permission chez ses parents, avait décidé d'aller observer les oiseaux sur sa moto dans une région de marais côtiers à l'ouest

de Cardiff. Le temps était rude cet hiver-là, les routes, verglacées à l'aurore. Quand il arriva au premier virage serré d'une route de campagne, la moto glissa et atterrit dans un profond fossé. Il se fractura la jambe et termina à la Royal Infirmary.

Ma mère était timide, et la jeune infirmière le fascina vite. Elle n'avait pas le teint olivâtre de nombreux Grecs, mais la peau claire, des cheveux d'un auburn profond, même si elle les teindra vite en blond pour faire plus occidentale. À cause de sa mauvaise vue, elle portait avec élégance des lunettes qui deviendraient l'un de ses traits les plus caractéristiques.

Mon père avait à peine six ans de plus qu'elle, mais sa moustache et ses lunettes le faisaient paraître plus vieux. Une réelle affection naquit entre eux : elle avait un rire adorable et un sourire charmant.

Ma mère aimait mon père. Il était ce qu'elle avait toujours recherché chez un homme : une figure paternelle, intelligente et compétente, sur laquelle elle pouvait s'appuyer pour un soutien aussi bien émotionnel que financier et physique. Leur relation se transforma bientôt en idylle, et, quand mon père sortit de l'hôpital, ils restèrent en contact les mois suivants, se voyant dès qu'il était en permission en Grande-Bretagne.

Mes parents se marièrent en 1956. Ce fut cependant un mariage fragile dès le départ et, comme mon père me le dit plus tard, il se demandait s'il n'avait pas commis la plus grande erreur de sa vie. Alors que ma mère savait qu'il travaillait en Allemagne de l'Ouest, ce ne fut qu'après leur mariage qu'elle lui déclara qu'en aucun cas elle ne viendrait vivre avec lui à Bonn. Il ne put la faire changer d'avis, et, de plus, elle refusa de quitter Cardiff. Il essaya de se montrer compréhensif.

Cette réticence à le suivre en Allemagne était-elle due à son vécu dans la Grèce occupée pendant la guerre ? Avait-elle peur des Allemands ? lui demanda-t-il.

À son grand étonnement, elle ne tarissait pas d'éloges sur les Allemands qui avaient occupé la Grèce. Elle lui dit qu'elle avait décidé de vivre sa nouvelle vie en Grande-Bretagne et qu'elle refusait de se rendre en Allemagne de l'Ouest.

Alors qu'ils venaient de se marier, mes parents louèrent un appartement à Clifton, une élégante banlieue de Bristol. Là, ma mère commença à apprendre à conduire et obtint son permis en 1958.

Mon père ne le sut que quand il revint à la maison et la trouva en possession d'une Morris Minor blanche. Il comprit alors qu'elle représentait un danger pour quiconque se trouvait sur sa route.

Le besoin de partir ne tarda pas à démanger à nouveau ma mère et, parce qu'elle avait affirmé vouloir vivre dans une « ville anglaise typique », ils achetèrent une grande maison à Okehampton en 1960.

Ma mère passait beaucoup de temps seule pendant que mon père travaillait en Allemagne de l'Ouest. Elle parlait à présent un anglais parfait, même si elle conservait une légère trace d'accent étranger. Pourtant, elle cachait ses origines grecques d'une manière obsessionnelle et affirma toute sa vie à ses voisins qu'elle était suisse. Elle se mit aussi à utiliser des alias : elle était Julie Smith pour son coiffeur, Mme Collier pour son boucher, etc. À la fin, ce devait être un exploit que de se rappeler sous quel nom telle personne la connaissait. Mon père s'interrogea beaucoup sur ces excentricités pendant les dernières années de sa vie, quand nous passions de longues nuits à parler, essayant de savoir à

quel moment il avait compris que sa femme était atteinte d'une sorte de folie qui aurait des répercussions particulièrement effroyables. Comme tout processus insidieux et lent, ce qui semblait anormal un jour devenait anodin un mois plus tard, et ainsi, mon père me dit bien des années plus tard qu'il craignait d'avoir été trop complaisant, trop généreux. Il me dit s'être senti comme le commandant du *Titanic* : trop lent à réagir face au danger – l'iceberg –, n'intervenant que quand il était sur lui et qu'il était trop tard pour changer de cap.

J'eus une petite enfance plutôt normale. Au dire de tous, j'étais un enfant peu exigeant. Mon premier souvenir précis est d'avoir tenu la poignée de la poussette dans laquelle se trouvait ma sœur, Victoria, née treize mois à peine après moi en juillet 1964.

Deux ans après la naissance de Victoria, mes parents décidèrent d'aller vivre à Bridgend, au sud du pays de Galles. S'étant brouillée avec tous ses voisins et voulant repartir de zéro ailleurs, l'heure était venue pour ma mère de bouger à nouveau.

Elle dit à mon père que, si nous allions au pays de Galles, nous serions plus près de ses parents, qui vivaient à Cardiff. Cependant, elle n'avait aucune intention de les voir ou de leur demander de venir. Je me la rappelle nettement, alors que Victoria, elle et moi nous cachions à l'arrière de la maison dans un silence total pendant qu'elle jetait un œil par la porte de la cuisine dans l'attente que mes grands-parents cessent d'appuyer sur la sonnette et s'en aillent. Ils savaient que nous étions à la maison, puisque la voiture de ma mère était toujours dans l'allée. Et donc, à quatre ans, j'étais conscient que nous menions une existence étrange et secrète.

Vicky était une blonde aux yeux bleus précoce, dont l'espièglerie nous attirait souvent des ennuis. Elle fut l'unique compagnon de ma petite enfance, notre mère évitant les voisins et faisant tout son possible pour nous tenir isolés du reste de la communauté.

Pendant que mon père était à Bonn, nous ne fréquentions personne en dehors de la famille. Il va sans dire que ma mère n'avait aucune amie, personne à qui elle pouvait confier ses problèmes ou demander conseil.

Ma sœur et moi faisons partie d'un groupe soudé, dont notre mère était le chef. C'est elle qui régissait tous nos actes de la journée, du lever jusqu'au coucher ; elle allait même jusqu'à décider des jeux auxquels Vicky et moi devions jouer. Nous étions ses poupées, et elle était la marionnettiste en chef.

En présence de ma mère, c'est-à-dire en permanence, je vivais sur les nerfs. Je vivais dans la peur de faire une erreur, voire de laisser tomber un objet par accident, car alors elle réagirait en me terrorisant. Confronté à ces situations, je me comportais comme n'importe quel enfant de quatre ans : je versais des larmes effrayées et piquais parfois une crise.

Mais au lieu de chercher à m'apaiser comme le ferait une mère aimante, la mienne commença à me donner son Valium, qui avait vite fait de me calmer et me rendait plus facile à maîtriser.

Tout enfant pique des crises en grandissant quand il commence à affirmer son indépendance, et un parent aimant lui aurait appris à les gérer. Mais moi, j'étais calmé de manière artificielle par des tranquillisants. Le Valium affecte la mémoire à court terme, entravant la capacité d'un enfant à apprendre. Je ne fréquentais personne et je n'avais pas d'ami avec qui me comparer.

Dès le plus jeune âge, je fus enfermé dans un rôle qui n'était pas normal.

En 1968, le travail de mon père auprès des autorités d'Allemagne de l'Ouest s'acheva, et il revint pour de bon à la maison, jurant ne plus jamais vouloir travailler pour le gouvernement britannique. Un événement lui avait fait du tort en Allemagne de l'Ouest.

Pour l'essentiel, son travail consistait à recevoir des communications venant des pays du pacte de Varsovie et interceptées par les Allemands, qui pouvaient ensuite être transmises aux autorités britanniques pour qu'elles amassent des informations sur la situation politique de l'autre côté du rideau de fer. Un miniscandale éclata en 1968 concernant le BND (les services secrets ouest-allemands), et la faute retomba largement et injustement sur mon père.

Il rentra à la maison, amer, frustré et sans emploi. Pour un homme aussi compétent que lui dans le domaine des affaires étrangères, on peut s'étonner qu'il ait eu du mal à retrouver vite un travail.

Toutefois, il décrocha, début 1969, un poste dans l'un des établissements d'enseignement supérieur de Cornouailles pour donner des cours à des étudiants étrangers et à des officiers quittant la marine à la base aéronavale RNAS de Culdrose. Cette situation convenait parfaitement à mes parents, car mon père aimait l'ouest du pays et, de toute façon, l'envie de bouger avait de nouveau saisi ma mère.

Je fis mes premiers pas à l'école en septembre 1968, à cinq ans. Je semblais être devenu un enfant toujours à cran, sujet à des crises d'angoisse et la larme facile, ce qui n'avait rien de surprenant. Je sursautais au moindre bruit et paniquais si je laissais tomber quelque chose, de

peur que les adultes ne me crient après. Je piquais aussi de plus en plus de colères (une fois encore provoquées par la peur d'être grondé pour un acte ou un autre).

Soit je courais me cacher, jetant le moindre objet qui me tombait sous la main pour empêcher les adultes de s'approcher, soit je m'effondrais par terre et pleurais sans pouvoir m'arrêter et me frappais la tête contre le sol.

Je souffrais également d'un problème physique qui, maintenant que j'allais à l'école, me fut plus difficile à gérer et m'embarrassait. Depuis que j'étais tout petit, j'avais du mal à me retenir d'uriner à cause d'une malformation du sphincter en bas de ma vessie. Je devais donc aller en permanence aux toilettes pour uriner.

De plus, j'utilisais de petites protections pliées en deux et en triangle pour absorber les fuites, ce qui devint très embarrassant et humiliant pour moi quand les autres enfants de l'école le découvrirent.

La malformation de mon sphincter ne fut diagnostiquée que dans les années 1980, avec l'arrivée d'une nouvelle technique chirurgicale. En 1968, l'unique chose que le médecin pouvait dire à mes parents était que je souffrais d'une incontinence légère, qui passerait peut-être en grandissant.

Comme si tout cela ne suffisait pas, je ne pris pas immédiatement goût à l'école. Mes premiers essais de lecture et de calcul furent exécrables. Peut-être était-ce le Valium, même s'il n'est pas rare que l'apprentissage demande un peu de temps.

Ma maîtresse ne montra aucune compréhension et me catalogua comme enfant à problème. Comme elle avait trop de difficultés avec moi, elle me laissa jouer tout seul au fond de la classe et me fit rarement participer



aux mêmes activités que les autres enfants. Je devins vite la cible de leurs railleries cruelles, ainsi que leur souffre-douleur, et je n'eus aucun ami.

Quand mes parents m'annoncèrent que nous déménagerions pour un lieu mystérieux appelé « Cornouailles », je fus ravi de quitter l'école. Il ne m'était tout simplement pas venu à l'esprit que cette horrible histoire d'école reprendrait après un bref répit de quelques semaines à peine.

La famille emménagea à Falmouth juste avant Pâques 1969, dans une maison de location avec trois chambres. Comme nous étions en vacances, mes parents décidèrent de partir à l'étranger, en Grèce, pour notre premier voyage en famille.

Ma mère n'était pas rentrée dans son pays depuis quinze ans. Elle avait quitté Athènes adolescente pour vivre de l'autre côté de l'Europe. À présent, elle revenait à trente-trois ans, accompagnée d'un mari enseignant du supérieur et de deux enfants.

Comparé à aujourd'hui, ce voyage n'avait rien de simple. Il fallut traverser toute l'Europe dans la nouvelle Mark II Cortina de mon père, et, plus nous nous éloignons de la Grande-Bretagne, plus les pays étaient exotiques. Même maintenant, je me rappelle le malaise de mes parents dans la Yougoslavie communiste. D'ailleurs, mon père conduisit toute la nuit, ma mère le relayant pendant la journée sur les routes bondées de camions.

Je sentis leur soulagement en sortant de Yougoslavie, alors même que (pendant la guerre froide) le nord de la Grèce, une splendeur de couleurs et de fleurs sauvages, était fortement militarisé et qu'on apercevait des postes d'observation de l'armée sur chaque colline.

Nous devons loger chez la tante de ma mère, Elle, qui l'avait élevée après la mort de ses parents. Mais comme nous approchions de notre destination, il devint évident que ma mère était nerveuse à l'idée de retrouver sa famille après quinze ans d'absence et qu'elle voulait à tout prix faire la meilleure impression possible.

À un moment donné, sur une aire de repos de la nationale vers Athènes, mes parents eurent une violente dispute. Vicky et moi étions à l'arrière de la voiture, à les regarder se crier après à l'extérieur, elle gesticulant et hurlant, lui, en colère, mais cherchant à ne pas envenimer la situation. Finalement, mon père céda dans le seul but de mettre fin au différend et de reprendre la route.

C'est alors que je compris que ma sœur et moi étions le motif de cette querelle. Mon père refusait de regarder ma mère dans les yeux ; ils se parlaient à peine.

Ma mère alla jusqu'au coffre de la voiture, fouilla dans les bagages et sortit une robe de velours rouge, la plus belle de Vicky, puis elle lui attacha ses longs cheveux blonds en queue de cheval. Elle était vêtue comme il convenait pour rencontrer sa grand-tante. Une fois Vicky correctement vêtue et coiffée, elle fut remise à mon père, qui l'emmena plus loin cueillir des fleurs, pendant que ma mère s'occupait de moi.

Elle m'ôta toutes mes affaires sur le bord de la route, me laissant en sous-vêtements. Mais au lieu de me mettre ma plus belle tenue comme elle l'avait fait avec Vicky, elle avait une telle phobie que je me souille chez sa tante Elle, qu'elle sortit une grande protection et une culotte en plastique, qu'elle m'enfila. J'étais mortifié et je la suppliai de ne pas m'obliger à les porter.

Elle s'emporta et me secoua rudement pour que j'obtempère. Elle me mit ensuite un simple tee-shirt blanc

qu'elle rentra dans un pantalon de survêtement extensible bleu. Je me sentais très mal à l'aise, car il était évident que j'avais une protection hygiénique sous ce pantalon qui me serrait.

La maison de tante Elle était une bâtisse immense, construite n'importe comment, qui se dressait dans un jardin sauvage derrière de hauts murs et un solide portail de fer à Kifisia, le quartier riche d'Athènes.

C'était une structure blanche à boiseries bleu pâle de trois étages, tout en béton, aux angles aigus et au toit plat. L'intérieur recelait tout un tas de pièces, et un dédale ahurissant de couloirs et d'escaliers.

À notre arrivée chez ma tante, on nous fit entrer dans un vestibule sombre, puis nous fûmes entourés de nombreux parents qui se mirent à papoter en grec avec animation.

Ma mère passa aisément à sa langue maternelle, me laissant totalement perplexe quant à ce qui était dit. Mes tantes et mes oncles nous agrippèrent, ma sœur et moi, et nous enlacèrent par priorité d'âge, puis cela se termina entre les bras de la redoutable tante Elle.

À soixante-cinq ans, c'était une femme au visage dodu et doux, les cheveux teints au henné, les bras et les jambes maigres dépassant de sa robe noire.

Le ton de ma mère passa de l'enthousiasme à une gravité soudaine. Elle s'attarda sur un sujet que tantes et oncles accueillirent avec désapprobation avant de me tapoter la tête.

Je regardai mon père qui, malgré une connaissance basique du grec, comprenait ce qui se disait, et je vis son visage se figer en un masque de colère.

De nombreuses années plus tard, il me révéla qu'elle leur avait dit que j'étais un enfant difficile, incontinent et

arriéré mental, et elle s'excusait d'avance des problèmes que je pourrais causer. Telle était l'opinion que ma mère avait de moi.

La vaste famille Vlahos vivait dans cette maison. Cela comprenait tante Elle, sa fille Sophia et son mari Stamatis, qui avaient trois enfants de l'âge de Vicky et du mien environ. Il y avait aussi le fils de tante Elle, George, sa femme Kristina ainsi que leurs deux enfants un peu plus vieux que nous, et oncle Manolis, le fils aîné d'Elle. Tout le monde parlait en même temps très, très vite, et je me rappelle avoir regardé mon père et l'avoir vu déconcerté par ce qui se passait autour de nous.

Nous devions rester chez tante Elle pendant la semaine suivante. On mit deux chambres du dernier étage de la maison à la disposition de mes parents, Vicky et moi. Tante Elle était une femme très pieuse, et, tout au bout de la salle à manger, dans une alcôve, se dressait un autel avec une image du Christ dans la tradition grecque orthodoxe.

Devant, sur une petite étagère, brûlait en permanence une bougie rouge, que tante Elle remplaçait chaque matin. Comme dans la plupart des maisons grecques, il faisait sombre et frais, les volets restaient clos pour ne pas laisser entrer la chaleur de la journée, l'air embaumait les épices, les olives et la feta.

D'un commun accord, les hommes partirent tous dans l'immense salon, avec ses multiples canapés et son piano à queue, pour boire de l'ouzo. Les femmes rejoignirent la cuisine, où des *brikis* en cuivre brillant préparaient sans discontinuer du café noir et fort.

Cette première journée sembla passer vite. Parce que nous étions si nombreux dans cette maison, nous étions nourris par ordre d'âge. La salle à manger pouvait

contenir toute la famille, mais nous autres, les sept enfants, mangions d'abord, à dix-huit heures, tous assis autour de la grande table. Les adultes, comme il est de tradition en Grèce, dînaient beaucoup plus tard, une fois les enfants envoyés au lit.

Le lendemain, nous fîmes un tour éclair d'Athènes, mon oncle Stamatis à l'avant de la voiture, ma mère reléguée à l'arrière avec Vicky et moi. Athènes était une ville grouillante de rues animées, de marchés, d'ânes tirant des charrettes, de voitures pilotées avec la férocité de rats chassant une proie. L'air était lourd de fumées d'échappement, résonnait en permanence des bruits de klaxon. Nous allâmes à l'Acropole au centre de la ville, qui se dressait sereinement sur son mont bien au-dessus du chaos des rues encombrées. Même après deux mille ans, le marbre de l'Acropole était aveuglément blanc dans le soleil de midi. Stamatis nous montra avec animation tous les monuments, tandis que nous nous frayions un chemin à travers une foule de touristes – français, britanniques, allemands et même japonais –, tous s'éventant avec leur chapeau, appareil photo prêt à saisir le cliché inoubliable.

À notre retour à la maison cet après-midi-là, nous rencontrâmes un autre membre de la famille. C'était l'oncle Manolis, le fils aîné célibataire de tante Elle, qui vivait toujours chez sa mère.

Il avait quarante-cinq ans et était élégamment vêtu d'un uniforme d'officier de la marine marchande, des tresses dorées sur les poignets. Il était second capitaine du ferry qui allait d'Athènes à Chios et traversait la mer Égée deux fois par semaine. J'étais impressionné par son uniforme, et cet homme grand et solidement bâti aux cheveux frisés courts me plut beaucoup.